

LE FRONT DOMESTIQUE

**M**ARTIN AVAIT CHANGÉ. Cela me frappa dès qu'il apparut, tout excité, dans l'encadrement de la porte et m'annonça que c'était la guerre. En ce matin du mercredi 5 août 1914, j'étais en train de lire un passage du *Paradis perdu*. Son arrivée me surprit plus que ses paroles. Je ne savais pas quoi lui répondre.

« C'est une putain de bonne nouvelle, non ? » lança-t-il, étonné que je ne partage pas son enthousiasme, avant d'ajouter, comme pour me convaincre : « On va te leur donner une de ces leçons aux Allemands ! »

Il avait une voix moins frêle que par le passé, un accent populaire plus marqué. Sa figure, d'une carnation plus foncée qu'avant, était surmontée d'une casquette différente de celle dont je me souvenais. En revanche, il portait toujours le même gilet gris souris sans manches. C'était moi qui le lui avais offert. Comme il s'était étoffé en travaillant dans les docks, le vêtement lui bridait à présent un peu le torse. Pour le reste, il était toujours aussi petit que lors de notre dernière rencontre, environ un an plus tôt. Je m'étais certes rendu à quelques reprises chez ses parents, mais sans jamais le croiser.

« Je parie qu'y traîne avec ce bon à rien de Cunningham, l'excusait sa mère. Y va encore rentrer avec des égratignures et des bleus partout. Y vaut pas mieux que Shakespeare. »

Shakespeare, c'était le chien que Martin avait repêché dans le Wenlock Basin par un jour glacial. L'unique survivant d'une portée jetée dans le canal. Après que le chiot s'était extrait *in extremis* du sac de jute où quelqu'un l'avait enfermé avec ses frères et sœurs, Martin avait, au risque de sa vie, plongé dans l'eau sombre et sauvé l'animal de la noyade. Grâce au lait de la mère de Martin, qui venait de donner naissance à Molly et Poppy, le rescapé avait, contre toute attente, survécu. Après chaque tétée de l'une des jumelles, Mme Bromley laissait tomber quelques gouttes de lait dans une cuiller à café qu'elle tenait sous son mamelon ; Martin et moi allions alors la porter à la boule de poils pas plus grosse qu'un poing. Shakespeare grandit et devint un bâtard indocile qui nous arrivait à mi-jambe ; une ou deux fois par an, il disparaissait pendant quelques jours, voire quelques semaines, avant de revenir couvert de plaies et de lésions.

C'est à moi qu'il devait son nom, ni Mme Bromley ni ses enfants n'ayant jamais entendu parler de Shakespeare. Ils le trouvèrent drôle, et bientôt, Nelly, alors âgée de 4 ans, ne cessa de s'adresser au chiot en criant : « Shaky! Shaky! »

« Shakespeare est rentré ? » demandai-je à Martin qui, selon toute apparence, ne savait s'il devait rester sous le linteau ou entrer.

La dernière fois que j'avais rendu visite à la famille Bromley, l'animal venait de reprendre ses vagabondages.

« Pourquoi tu me les casses avec Shakespeare ? s'écria Martin, outré. On est en guerre, mon gars ! Qu'est-ce que j'en ai à branler de ce foutu chien ! »

– Je me posais juste la question », expliquai-je, surpris du calme dont je faisais preuve tandis que Martin, toujours aussi agité, reprenait :

« Hier soir, j'étais au Buckingham Palace. Un truc à pas rater, John ! On était des milliers ! Et à 11 heures, quand le... le... comment ça s'appelle déjà ?

– L'ultimatum ?

– C'est ça, l'ultimatum. Après l'heure de l'ultimatum, tout le monde a poussé des cris de joie. On va en faire du hachis ! On va te leur mettre une de ces raclées ! Et au milieu de la nuit, quand le roi et la reine sont apparus au balcon, une grande fête a commencé. C'était génial ! » s'exclama-t-il avant de reprendre son souffle pour ajouter d'un ton décidé : « Je vais m'engager comme volontaire, John. Les gens, y disent que le ministre va bientôt lancer un ordre de mobilisation. Mais moi, je vais pas attendre ! Y en a déjà qui font la queue chez les Fusiliers.

– Martin, t'as... t'as 17 ans, répliquai-je après avoir marqué une pause pour réfléchir, le temps de me souvenir qu'il avait deux ans de moins que moi. Tu vas devoir attendre d'en avoir au moins 18.

– M'en contrefiche. Je veux pas rater ça ! Tu crois quand même pas que je vais continuer à trimer aux docks pour une misère pendant que tous les autres seront en train de se battre ? »

Tu t'emballas, voilà ce que je m'apprêtais à lui répondre, mais il ne m'en laissa pas le temps.

« Et pis, toutes les filles, l'uniforme, ça les fait craquer », déclara-t-il, rayonnant.

Un sourire se dessina sur mes lèvres, moment que Martin attendait manifestement pour me poser la question qui l'avait amené :

« Tu t'engages avec moi, John ? »

Il releva un peu sa casquette, libérant des cheveux filasse, puis posa sur moi des yeux un rien suppliants. Je connaissais ce regard. Il l'adoptait déjà sans manquer, quelques années plus tôt, quand il escomptait mon soutien lorsque des garçons de sa classe, bien plus grands que lui, le menaçaient. Autrement dit, il avait de nouveau besoin de moi. Sans aucun doute pensait-il avoir plus de chances d'être incorporé si je me présentais à ses côtés. Or cette idée ne m'effleurait même pas. L'été fini, j'entamerais des études de littérature anglaise. Rien ni personne ne pourrait m'en dissuader. Pas même la guerre et pas davantage Martin.

Je secouai la tête. Martin parut marquer le coup, mais il ne désarma pas tout de suite.

« Allez, John, tous les deux ensemble dans l'armée, ça serait-y pas fantastique ?

– Je n'y songe pas une minute, répondis-je d'un ton résolu.

– Mais on a toujours tout fait ensemble.

– Cette époque-là est révolue, Martin, fis-je sans parvenir à dissimuler une certaine irritation. Je veux dire, ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vus... et tu te pointes sans crier gare en me demandant de m'engager avec toi dans l'armée. C'est de la folie. »

Sans le faire exprès, j'avais trop appuyé sur ces derniers mots ; le visage de Martin se figea en une grimace.

« De la folie ! De la folie ! s'écria-t-il. Tu veux que je te dise ce que c'est, la folie ? Toi qui passes ta vie dans tes bouquins ! Voilà ce que c'est, la folie ! Regarde-moi tous ces bouquins... (D'un vaste geste du bras, il montra les murs qui, du sol au plafond, disparaissaient sous les livres.) Ça, c'est de la folie, John ! De la folie pure ! »

Ses braillements me rappelèrent la dernière fois où nous avons pris congé l'un de l'autre.

« Martin, écoute..., essayai-je de l'apaiser. Laisse-moi réfléchir à tout ça. Tu me prends au dépourvu, t'es capable de comprendre ça, quand même ?

– Réfléchir, les Allemands nous en laissent pas le temps. Si on attend, y seront bientôt à not' porte.

– Je doute que ça se passe aussi vite. Accorde-moi quelques jours de réflexion, Martin.

– Demain, John, je veux une réponse demain.

– Bien, demain dans ce cas.

– Demain », répéta-t-il et, après avoir hoché la tête, il tourna les talons et sortit.

À ce moment-là, je reconnus pour la première fois dans la forme de ses épaules et de son dos la stature puissante de son père. Physiquement aussi, Martin commençait à lui ressembler.

Par la porte restée entrouverte, la rumeur de la rue me parvenait : brouhahas joyeux, tintement des sabots de chevaux et, en provenance de Bishopsgate Goods Station, voix d'un crieur de journaux : « La guerre ! On a déclaré la guerre à l'Allemagne ! Lisez le *Daily Mail* ! »

Avec un soupir, je refermai le volume de Milton. Je laissai mes doigts en parcourir la couverture, mais au lieu de penser à la guerre, je me remémorai des propos que m'avait tenus un jour la mère de Martin : « Le lait est plus épais que le sang, John. »

Martin était mon frère de lait. Sa mère m'avait donné le sein pendant un an et demi. La veille de ma naissance – je suis né le 5 octobre 1895 –, elle avait perdu son premier enfant, un garçon d'à peine quatre semaines ; tel un parasite, j'ai bu avec avidité à sa poitrine le lait destiné à ce bébé, Matthew ; bien souvent au cours des mois en question, Mme Bromley m'a appelé, incidemment ou non, par ce prénom.

« Matthew a été vaillant aujourd'hui », disait-elle par exemple quand mon père venait me chercher.

Martin a vu le jour le 15 juillet 1897. Il s'en est fallu de peu que lui aussi ne succombe en bas âge. À sa naissance, il était petit comme un porcelet ; selon la sage-femme, il n'avait aucune chance de survivre. Pourtant, il s'en est tiré. À l'époque déjà, c'était un battant.

Après lui, sa mère a mis au monde cinq filles en l'espace de sept ans : Mary, Nelly, Trudy et les jumelles Molly et Poppy. Et pour finir un dernier garçon, mais celui-ci ne vécut que quelques minutes. Mme Bromley décida alors de vendre de nouveau son précieux lait. L'heureux élu s'appelait Jürgen Kohlmann, il était le fils d'un horloger allemand émigré à Londres dix ans plus tôt. Contrairement à ce qui s'était passé avec moi, le bébé ne séjournait chez Mme Bromley que durant les heures où elle lui donnait le sein – sa mère n'avait pas de lait –, et quand il fut sevré, la famille ne le revit plus. Après cette période, il m'est arrivé d'aller garder ce garçonnet pour gagner un penny, mais jamais il ne fut question entre lui et moi, ou lui et Martin, d'un lien aussi étroit que celui qui existait entre ce dernier et moi. Une trop grande différence d'âge nous séparait de Jürgen ; qui plus est, la maladie le confinait souvent dans sa chambre.

« À tous les coups, c'est à cause du lait tourné, soutenait Martin. Ma mère avait presque 30 ans quand elle l'a allaité. »

Pour ma part, même une fois sevré, je passais plus de temps chez les Bromley qu'à la maison. La mère de Martin s'occupait de moi chaque fois que mon père allait travailler ; étant donné qu'il partait en général dès 4 heures du matin, je dormais souvent à Hoxton, dans un lit qui se faisait toujours plus étroit à mesure que la famille s'agrandissait.

Une fois en âge de rester seul à la maison, je ne me rendais pas moins presque quotidiennement chez Mme Bromley, au grand dam de son mari : mon père, en effet, ne les payait plus pour ma garde.

« L'est encore là, ce gosse ? »

– Pas si fort, Richard.

– Y traîne tout le temps ici, putain ! Un pique-assiette, voilà ce qu'il est ! »

Ce n'est que plus tard que je compris ce que M. Bromley voulait dire par là.

Heureusement, comme il s'absentait souvent du domicile familial durant de longues périodes, je pus continuer à me rendre à Allerton Street. Là, dans leur galetas, régnait une atmosphère que je ne connaissais pas chez moi. Ça bouillonnait de vie. Tous les jours, les filles faisaient du raffut pour dix ; souvent, Mme Bromley dominait la pagaille de son rire acéré de mouette. Bien qu'enfant unique, je n'étais donc pas abandonné à moi-même ; cependant, j'aimais me retrouver seul, plus encore quand la lecture commença à prendre une place prépondérante dans ma vie. Il m'arrivait malgré tout d'avoir envie d'un nid chaud et de me frotter comme un jeune chien contre Martin ou ses petites sœurs. J'ai toujours aimé que Mme Bromley me dorlote, presse ses lèvres sur ma joue ou mon front, autant de preuves d'affection qui me manquaient à la maison. En la matière, mon père n'a en effet jamais été très démonstratif ; quand, enfant, je cherchais

ses bras, il parvenait en général à se dérober au moyen d'un geste ou d'un prétexte quelconque avant de quitter la chaise qu'il occupait.

Le père de Martin se montrait encore plus distant que lui; qui plus est, il s'exprimait avec une rudesse correspondant tout à fait à son physique. « Martin, va t'en voir dans les jupes de ta mère si j'y suis », grognait-il par exemple. Ou encore: « Poppy, fous-moi la paix! T'as des sœurs pour te donner la main! » S'il lui arrivait de s'approcher de ses enfants, c'était pour les brutaliser; il utilisait de préférence un ceinturon en cuir ou une poignée de verges, des branches de dattier sèches rapportées de l'un de ses voyages.

M. Bromley travaillait comme chauffeur-mécanicien sur un cargo. De ses longues semaines en mer, il ne rentrait jamais les mains vides. Il s'agissait le plus souvent d'objets à la seule portée des riches, qu'il se vantait d'avoir barbotés ou acquis dans des conditions bien peu catholiques. À la vue de ces curiosités, la mère de Martin ne manquait jamais de secouer la tête et de dire avec franchise: « Que veux-tu que je fasse de thé de Ceylan ou de papier de Chine? C'est pas avec ça que je vais nourrir les gosses. » Sur quoi son mari, contrarié par tant d'ingratitude, jetait le cadeau à travers la pièce et le piétinait sous ses yeux avant d'aller chercher un peu plus de compréhension au pub.

Plus d'une fois, j'ai entendu Mme Bromley soupirer: « Je préfère voir revenir Shakespeare plutôt que Richard. »

Longtemps, j'ai cru que Martin se distinguait de son père, mais à l'époque où, vers l'âge de 12 ans, il a quitté l'école primaire de Hoxton pour fréquenter un établissement professionnel d'East End, j'ai commencé à réviser mon point de vue. En côtoyant des voyous de ce quartier, il a peu à peu révélé des traits qui ne s'étaient manifestés jusque-là que de façon sporadique. Il regimbait toujours plus quand sa mère lui demandait de l'aider ou quand elle exigeait qu'il rentre avant une heure donnée. De même, avec ses sœurs, il se faisait plus rude et plus brutal, adoptant le parler grossier de son père, lequel, quand il l'entendait s'exprimer de la sorte, lui infligeait en guise de punition un lavement de la bouche à l'eau savonneuse. Pour ma part, je surprénais Martin à mentir à propos de lieux où il prétendait être allé, de personnes qu'il affirmait avoir vues; en outre, les doigts d'une main ne suffirent bientôt plus pour compter les disputes futiles qui nous opposaient. Un jour, alors que sa mère m'avait demandé si je souhaitais rester dîner avec eux, il fit une remarque à voix suffisamment haute pour que je l'entende, remarque dans laquelle je perçus l'écho de la voix de son père: « Il a bien assez à grailer chez lui! L'a qu'à mendier sa pitance là-bas! »

Malgré les réflexions peu avenantes de son mari, Mme Bromley tenait toujours à ce que je reste. Dans ce climat, j'éprouvais parfois bien de la peine à avaler la moindre bouchée, même si Martin, avant sa transformation, s'efforçait de me reconforter en me glissant un morceau de viande ou une pomme de terre supplémentaire pour me montrer qu'il y avait bien assez à manger pour tous. Le soir où il reprit à son compte les critiques de son père, je me suis attablé avec eux, mais j'ai évité, par la suite, de me présenter à leur domicile à l'heure du repas.

Dès lors qu'il abandonna ses études à l'âge de 14 ans pour travailler aux docks, Martin changea encore plus. Du jour au lendemain, l'argent représenta tout pour lui. Lorsqu'il toucha sa première paie, il passa me voir, rayonnant.

« Vise un peu, John, mes premiers pence! »

Dans ses mains réunies en coupelle brillaient quelques pièces. Mes yeux ne virent cependant que les grosses ampoules pleines de pus.

Un jour, je découvris que, en dépit du *desideratum* parental, son salaire ne servait pas intégralement à faire bouillir la marmite familiale.

« Cet argent, c'est ma sueur, se défendit-il. Si quelqu'un y a droit, c'est moi et personne d'autre.

– Ta mère se donne tant de mal, répliquai-je.

– Elle m'a choisi, John. Moi, j'ai pas choisi ma mère. Et encore moins mes sœurs. »

Quand bien même je me mordais la langue lorsque je voyais Mme Bromley glisser en cachette un penny à Martin – « Tu l'mérites, tu travailles dur » –, je ne lui ai jamais confié que son fils gardait de l'argent par devers lui. Il n'empêche que, assistant pour la première fois à cette scène, j'étais furieux de voir Martin accepter la pièce sans sourciller.

« Honte à toi, lui lançai-je d'une voix sifflante.

– Te mêle pas de ça, sinon... », me mit-il en garde, l'index dressé.

Au début, j'ai cru qu'il était jaloux parce que j'étais mieux loti que lui, mais peu à peu, il m'est apparu que son attitude cachait autre chose. Il m'a de plus en plus reproché d'être chiant à mourir, fait sentir qu'il s'ennuyait en ma compagnie. Lui avait un emploi, pour ma part, je tenais coûte que coûte à poursuivre mes études, aussi avions-nous bien moins de sujets de conversation qu'avant. Ce qu'il aimait – jouer au rugby, assister à des matchs de foot, écumer rues et parcs – ne me disait rien ; quand il m'arrivait de lui proposer de m'accompagner à la bibliothèque ou dans un musée, il ne cachait pas son dégoût.

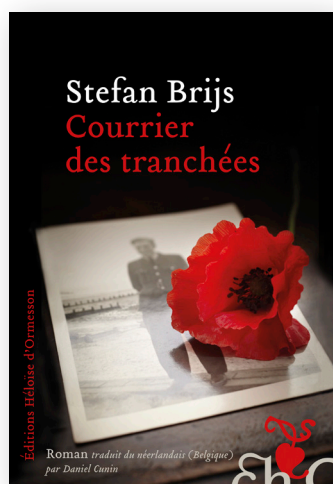
« T'as rien de plus chiant comme idée, John ? C'est pas comme ça que tu vas te trouver une pépée. »

Bien que mon cadet de deux ans, il développa avant moi un grand intérêt pour les filles. Dès que nous en croisions une sur laquelle il avait des vues, je n'existais plus à ses yeux ou, pire, il entreprenait de me ridiculiser.

C'est ainsi que, résigné, j'ai vu petit à petit grandir la distance entre nous, une image me venant alors immanquablement à l'esprit : il quitte le port à bord d'un bateau tandis que je reste planté sur le quai.

Je n'en ai pas moins continué à me sentir responsable de lui, tel un grand frère, ayant une peur bleue qu'il ne lui arrive malheur. Voilà sans doute pourquoi j'ai continué à me rendre chez sa mère alors que j'étais certain de ne pas l'y croiser.

Le jour où j'ai appris qu'il souhaitait s'engager, je me suis à plusieurs reprises demandé s'il fallait informer Mme Bromley de sa décision. Jamais elle ne l'aurait laissé partir. Mais ç'eût été trahir Martin, ce que je n'avais encore jamais fait, quoique son comportement ne manquât pas de me rebuter. Aussi ai-je décidé d'attendre. Peut-être allait-il se raviser. Ce n'était pas la première fois qu'il s'engouait de la sorte. Faut-il le prendre au sérieux ? me raisonnai-je. Qui sait d'ailleurs si la guerre ne sera pas terminée avant même d'avoir commencé ?



Stefan Brijs, *Courrier des tranchées*

Roman traduit du néerlandais (Belgique) par Daniel Cunin

592 pages | 24 € | ISBN 978-2-35087-326-8

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)

